

*An International Journal of Language, Literature and Gender Studies*  
(LALIGENS), Ethiopia  
Vol. 4 (2), Serial No 10, May, 2015: 170-181  
ISSN: 2225-8604(Print) ISSN 2227-5460 (Online)  
DOI: <http://dx.doi.org/10.4314/laligens.v4i2.13>

---

**Rebelle De Fatou Keita Ou le Combat Feminin Contre la  
Patriarchie**

**Evuline, C. O.**

Department of Modern Languages and Translation Studies  
University of Calabar  
PMB 1115, Calabar  
Cross River State, Nigeria  
+234 706 729 7673

**Résumé**

Le combat féministe est un sujet d'actualité dans une Afrique toujours gouvernée par des systèmes phallocentriques qui emprisonnent la femme ou l'enterrent dans la misère. L'écriture, parmi d'autres moyens, est une arme par excellence utilisée dans le combat contre le système patriarcal. L'écrivaine féministe s'en sert pour présenter sa vision du monde, attaquer d'une manière très originale et acerbe ce fléau et militer ultimement pour la libération de la femme. En s'appuyant sur cette prémisse, cette étude tente d'explorer la vision de Fatou Keita sur la question du féminisme en Afrique à la lumière d'une de son œuvre intitulée *Rebelle*. L'étude s'appuie sur deux approches à savoir psycho-analytique et socio-historique. Elle démontre que l'auteure s'inspire des réalités sociales africaines sur la condition des femmes et donne une lecture féminine assez plausible de ce qu'est – et devrait être – le combat féministe en Afrique. Son idéologie se lit clairement dans ses prises de position sur le débat concernant l'égalité des sexes dans la société qu'elle décrit dans son œuvre. Keita milite pour une action féministe qui mobilise les efforts des femmes aussi bien que ceux des hommes. Ce combat pour la libération de la femme n'est pas exclusivement féminin mais une affaire de la société toute entière.

**Mots clés :** Patriarchie, traditionalisme, féminisme, womanisme, littérature féminine.

### Introduction

L'émancipation de la femme, son droit à l'éducation et au travail ainsi que l'égalité des sexes dans tous les secteurs de la vie sont autant de questions pressantes et épineuses aux quelles est confrontée la société africaine contemporaine ; particulièrement en Afrique noire traditionaliste où continue de prévaloir la patriarchie. Cette situation a depuis des décennies déjà, donné naissance, réveillé ou motivé un activisme notoire et de plus en plus grandissant chez les organismes non-gouvernementaux (ONG's), les politiques et les artistes entre autres. Ces derniers conjuguent leurs efforts au quotidien pour « exorciser » la société noire du « démon » qu'incarne la patriarchie. Leurs initiatives de sensibilisation sont articulées sur un discours qui laisse croire que la patriarchie – sous ses diverses facettes – enferme la femme dans une sorte de prison infernale. Sur la base de cette prémisse, la femme (africaine en particulier) a besoin impérativement d'être libérée et sa libération passerait par une révolution idéologique et comportementale dans tous les secteurs de la vie quotidienne en l'occurrence dans les différents institutions sociales influentes – la famille, les cercles religieux, les médias et le système judiciaire.

Une arme de lutte visiblement acquise à la cause féministe est l'écriture, particulièrement l'écriture féminine féministe. En effet, depuis bon nombre d'années déjà, les écrivaines africaines font vocation de s'ériger en porte-parole de leurs sœurs et s'appliquent résolument à combattre – par leurs écrits – les démons ou cancers sociaux que représentent la marginalisation des femmes et l'inégalité des sexes. Comme l'indique la sénégalaise Mariama Bâ dans son exhortation aux femmes, « c'est à nous femmes, de prendre notre destin en mains, pour bouleverser l'ordre établi à notre détriment et de ne point la subir. Nous devons user comme les hommes de cette arme pacifique certes, mais sûre, qu'est l'écriture » (7). Ainsi, il existe de nos jours une multitude d'œuvres littéraires par les femmes féministes. Cette littérature se distingue nettement de celle produite par leurs homologues de sexe opposé. Bien que les méthodes d'approche du sujet varient d'une écrivaine féministe à l'autre, on peut constater que leurs romans facilitent plus une thématique commune du monde féminin. Kesloot note cette réalité lorsqu'elle affirme que toutes les écrivaines noires africaines

Restituent avec talents divers les affres du mariage, avec l'amour, la jalousie, la concurrence, l'adultère, l'abandon, la stérilité, et puis les enfants, les tensions, les ruptures. Dans le contexte du conflit tradition/modernisme, elles abordent les problèmes des croyances et pratiques traditionnelles de la condition féminine, de la famille étendue et ses craintes (82).

C'est à pareille tâche, que se livre Fatou Keita dans son roman intitulé *Rebelle*. En fait, dans son œuvre, l'auteure nous présente une société africaine gouvernée par un système phallocentrique où l'homme est roi et la femme est considérée comme un être n'ayant pas eu « la chance de naître homme » (166). De l'excision, au viol conjugal en passant par les mariages forcés et précoces, l'auteure fait un portrait répugnant et révoltant des traditions patriarcales, portrait qui est capable de sensibiliser les consciences les plus rigides, téméraires et intransigeantes. L'auteure, présente très remarquablement une société qui, comme on devrait s'y attendre en Afrique conservatrice, redoute et décourage déplorablement le combat féministe par les femmes sur une base contestable : les dogmes religions et les traditions assimilées et survivant/transmises de génération en générations. L'auteure nous donne une idée de cette hostilité dans l'extrait suivant:

Les rapports entre les hommes et les femmes, disaient-ils, avaient toujours été ce qu'ils étaient. Leurs mères et leurs grand-mères ne s'en étaient jamais plaintes pour autant. Ils en voulaient à celles qu'ils appelaient « ces intellectuelles aigries et incapables d'aimer un homme sans lui chercher des poux » et qui prétendaient changer le monde. Ils leur rappelleraient qu'elles n'étaient que des femmes (181).

L'auteure donne au lecteur attentif une image de la réalité sociale en Afrique traditionaliste et présente sa lecture de la condition féminine. Elle donne aussi une lecture de l'état du combat pour la libération de la femme en Afrique. Cette communication s'intéresse aux grandes lignes de cette lecture – quelque peu complexe mais optimiste – du combat féministe en Afrique. Elle se divise en trois principales parties, captées dans trois questions qui explorent et restituent la pensée philosophique de l'auteure sur la question du féminisme en Afrique : le féminisme est-il une lutte contre l'homme ou contre un système créé par l'homme ? Est-il l'affaire d'une femme (une catégorie de femme) ou des femmes toutes entières ? Quel est la part de l'homme dans le combat féministe et l'amélioration de la condition de la femme dans la société africaine ?

### **Combat contre l'homme ou contre un système instauré par l'homme ?**

Le féminisme en Afrique a très souvent été taxé de concept occidental maladroitement importé et adapté à une culture (africaine) qui présente plusieurs signes d'incompatibilité avec la culture occidentale. Il est aussi vu comme un projet ostentatoire par les femmes, visant la « diabolisation » injuste et irraisonnée de l'homme noir et sa relégation au rang de barbare ainsi que la destruction de la famille. C'est du moins l'impression que donne Beyala citée par Mateyou dans sa comparaison du féminisme occidental et la version africaniste/africanisée du concept. Elle affirme que « En occident, le féminisme a quelque peu dévié vers une espèce de

« machinisme » : les femmes occidentales ont essayé de tuer ce qu'elles ont de féminin en elles. Il y a une ressemblance aux hommes, la pratique du pouvoir masculin. Moi je refuse cela » (611-612). Ainsi, nombreux sont les observateurs/observatrices qui interprètent l'action féministe comme une tentative illusoire et dérisoire de « transformer » les femmes en hommes ; c'est-à-dire de ne pas tenir compte des inégalités biologiques/naturelles entre l'homme et la femme pour proclamer une « égalité de sexe visiblement absurde » qui ne tiendrait donc que sur des fils.

Dans l'œuvre, l'auteur revient amplement sur cette lecture du féminisme en Afrique. Elle présente la tendance par les hommes (et curieusement par les femmes aussi) de considérer le féminisme comme un projet féminin ostentatoire, radical, et nocif pour l'homme africain. Le concept est ainsi vu comme importé de l'occident et catégorisé comme une cause déplacée en Afrique où prétendument des soit disant « intellectuelles » taxeraient injustement les hommes africains de sauvages, de barbares, et de non-civilisés. Keita le montre en faisant référence à des tendances anti-féministes selon lesquelles, la lutte pour l'émancipation de la femme et l'égalité des sexes n'est qu'une :

Récupération des conceptions occidentales visant à perpétuer l'image négative de l'homme ; de l'homme noir en particulier. « Nos hommes ne sont pas des sauvages », lançaient-elles [les détractrices du féminisme]. « Nous ne sommes pas des sauvages » [...] Les Africains devaient pouvoir vivre leur africanité tranquilles. Les Blancs vivaient comme ils le désiraient mais là, il s'agissait de l'Afrique [...] Il fallait à présent que ses habitants assument leur authenticité sans vouloir singer qui que ce soit. Quelle égalité pouvait-il y avoir entre deux êtres que la nature même avait créés différents ?

Ceci montre les conceptions différentes et très souvent erronées et égoïstes que la cause féministe continue d'avoir dans le continent noir. Les adeptes du système phallogocentrique s'appuient sur l'argumentaire des inégalités naturelles entre l'homme et la femme pour préconiser une domination continue et incontestable de l'homme. Selon eux, remettre en cause ce privilège et cette supériorité masculine – que même la nature a elle-même donnée à l'homme - c'est faire acte d'inimitié irraisonnée contre la personne de l'homme (africain). Vu de cet argumentaire, l'auteure trouve le besoin de faire la nuance entre combattre l'homme et combattre un système créé par l'homme et le favorisant au détriment de la femme. Dans cette lancée, l'auteure envisage l'action féministe comme un programme devant montrer que le chauvinisme affecte indirectement l'homme dans une certaine façon. L'homme étant enchaîné par les esprits d'égoïsme aurait besoin de délivrance. C'est la

conception de Malimouna (personnage principale de l'œuvre) quand elle parle aux hommes et essaye de les ramener à de meilleurs sentiments, quand ces derniers s'avisent à maltraiter leurs femmes. L'auteure écrit :

Mais Malimouna parvenait grâce à cette « diplomatie » qu'elle avait faite sienne, à rendre certaines situation moins tendues. Elle savait parler aux maris en question, quand bien même son seul désir était de leur jeter leur égoïsme au visage. Elle savait les flatter, leur faire entendre ce qu'ils voulaient entendre, afin d'obtenir ce qu'elle-même souhaitait obtenir : un peu de répit pour ces femmes, un peu de gentillesse [...] (181)

L'homme partisan de la marginalisation des femmes (l'homme patriarche ou phallocrate) est égoïste. Cet égoïsme est une maladie menant à de lourdes conséquences et une sombre prison en même temps. Le phallocrate est donc celui qui a besoin de guérison et de libération. Ce constat sur l'état d'esprit des hommes chauvinistes est réitéré par Ousmane Sembene dans *Guelwaar* qui, par son personnage Angèle déclare que : « Moi je vais vous dire ceux qui doivent être libérés. Ce sont les hommes qu'il faut libérer ; les libérer de leur mentalité de phalocrates, les libérer de leur habitudes de mendigot, les libérer de leur subordination aux toubabs. Enfin de compte, les libérer d'eux-mêmes » (61).

### **Le Combat d'une femme rebelle ou de toutes les femmes ?**

L'histoire relatée dans l'œuvre est centrée sur la vie et les actes d'une femme féministe très dynamique (nommée Malimouna) qui, dès son bas âge mène une résistance constante contre un système phallocentrique incarné principalement par l'excision. Dans sa petite enfance, elle résiste et échappe vaillamment à l'excision et utilise plus tard son statut de femme non excisée comme un de ses arguments pour sensibiliser la société contre ce fléau. Elle mène cette campagne de sensibilisation contre vents et marrées et de bout en bout jusqu'à la fin de l'histoire ; s'y mettant personnellement. Pour la circonstance, elle met sur pieds une organisation – l'Association d'Aide à la Femme en Difficulté (AAFD) – qui incarne son esprit créative et d'initiative. L'auteure souligne cet engagement personnel, remarquable et extraordinaire de Malimouna.

Malimouna se lançait corps et âme dans la bataille. Elle allait à la rencontre des femmes, car l'une des grandes difficultés de leur organisation était que, quand bien même ce centre était connu à présent, les femmes, très souvent, ne prenaient pas l'initiative de s'y rendre. C'était contraire à leur éducation [...] Malimouna travaillait avec acharnement, multipliait les contacts, cherchant des subventions auprès d'organisations caritatives (180-181).

On s'apercevrait très vite, en lisant l'œuvre, qu'une femme bien distinguée (Malimouna) est le symbole de la lutte pour l'émancipation des femmes. Et en effet, cette femme élevée en dignité et admirée dans de multiples milieux intellectuels, médiatiques et même d'opposants incarne la lutte pour la libération de la femme. L'auteure écrit : « Dans les salons, les restaurants, les 'maquis' [les restaurants africains], on ne parlait plus que de Malimouna. Elle était adulée par certains, haïe par d'autres, mais elle ne laissait personne indifférent » (201). Par ailleurs, Keita ajoute que :

Le nom de Malimouna apparaissait dans tous les journaux, on la voyait à la télévision, martelant à tous vents qu'il fallait que cessent les violences faites aux femmes. Violences qui, disait-elle, portaient de l'excision, en passant par le mariage forcé de très jeunes filles, l'étouffement de celles-ci dans leur foyer et les brutalités domestiques qui s'ensuivaient souvent. Elles passaient aussi, soulignait-elle, par le refus du droit à l'instruction pour ces femmes. Il était clair, ajoutait-elle, qu'il ne fallait pas que la femme devienne trop savante, il ne fallait pas qu'elle veuille se comporter comme une occidentale et, qui sait, revendiquer des droits auxquels elles n'avaient jamais pensé auparavant (189).

L'auteure paraît signifier par ceci que le combat pour l'égalité des sexes est d'abord le sacrifice d'une femme –rebelle de toute indication – qui consent à braver le regard hostile de la société, les insultes, les outrages et de multiples autres obstacles sociétaux pour atteindre un idéal pour la femme africaine – sa libération. On peut bel et bien remarquer ce fait en Afrique. Les initiatives féministes sont le plus souvent l'œuvre personnelle de femmes prêtes à être taxées de déviantes, et à la limite, de « tombées du ciel » qui essaient de perpétrer du jamais vu dans leur société. L'auteure nous donne un aperçu de tels outrages et affronts destinés aux femmes féministes quand elle relate l'action agressive et les représailles de certains détracteurs de Malimouna et de son programme féministe. Ceux-ci se manifestent à l'un des meetings de l'Association d'Aide à la Femme en difficulté (AAFD) :

Malimouna entendait aussi à travers la cohue quelques slogans hostiles de femme ou d'hommes qui prenaient bien soin de s'éloigner de la foule avant d'exprimer leur animosité. « Femme-garçon ! » pouvait-elle entendre, ou alors : « Voilà ce que ça donne, une femme non-excisée ! Aucune pudeur ! On lui demandait de ne pas les écouter, mais elle les entendait ... elle les entendait. La route était encore longue (222).

Néanmoins, l'auteure montre que le combat contre la marginalisation de la femme et pour l'égalité des sexes ne peut être l'affaire singulière d'une femme, mais

plutôt d'une synergie féminine et plus. Dans l'œuvre, on voit Malimouna aller au delà de son engagement personnel pour solliciter la collaboration des femmes de l'AAFD d'abord, puis celle de toutes les femmes de la société. Elle cristallise ses efforts particulièrement dans la mobilisation et la galvanisation de ses congénères vivant la même situation conjugale qu'elle : situation de femme battue et sujettes aux affres de l'excision ou ayant une expérience personnelle dans ce sens. Elle appelle les femmes entières à joindre son action et à contribuer même par de simples témoignages qu'elle sait, auront un effet catalyseur dans la sensibilisation des esprits.

Malimouna et les femmes de l'Association avaient réussi à convaincre certains parents de victimes de venir témoigner. Plusieurs mères avaient perdu leur enfant à la suite d'infection [...] Ces témoignages allaient être d'une importance capitale. Pour la première fois, des femmes oseraient parler en public. Cela n'avait pas été facile de le faire. Les femmes de l'Association avaient d'abord discrètement mené des enquêtes afin de recenser ces cas tragiques [...] Puis commencèrent les délicates approches. La sensibilisation à un problème dont les femmes d'abord devaient prendre conscience, puis qu'elles en étaient les victimes directes. Les femmes de l'Association avaient aussi suscité une certaine révolte chez celles qu'elles approchaient (195-197)

On peut voir que la stratégie sensibilisatrice de l'auteure est de montrer que l'éradication des mutilations et des discriminations contre les femmes n'est le combat particulier ni d'une femme, ni d'une association de défense des droits de la femme ; mais celui de toutes les femmes et de toute la société africaine. Heureusement, dans l'œuvre, les femmes arrivent à cette compréhension du combat féministe, à la suite de systématiques et fructueuses campagnes de sensibilisation. L'auteure écrit : « ce qu'elles avaient vécu [la violence et les injustices sociétales] était supposé être la norme, mais elles se rendaient compte qu'il ne tenait qu'à elles, que cette norme soit revue et corrigée afin que s'estompe progressivement la domination exercée sur leur corps et leurs esprits » (220).

Le combat féministe est donc le devoir de toutes les femmes sans distinction de races, de niveaux intellectuels ou d'âges. Pour la circonstance (de ce combat), les femmes doivent, au besoin, devenir des « rebelles » et s'opposer au système injuste supposé « être la norme ». Elles doivent s'opposer aux violences multiformes et parfois insidieuses qu'elles subissent à presque tous les niveaux de la société ; la famille, au travail, à l'église, entre autres. Elles doivent donc, par affinité ou affiliation au féminisme, cesser d'être des complices passives du système patriarcal. Dans l'œuvre, Malimouna et les femmes de l'Association réussissent à inculquer cette leçon aux femmes. L'auteure écrit:

Malimouna était formidable ! Elle leur avait donné une nouvelle joie de vivre. C'était elles qui étaient violentées, il leur appartenait donc à elles d'abord de lutter, en disant bien qu'elles avaient par ignorance elles-mêmes contribué à l'étouffement de la femme. Dorénavant, elles n'auraient plus d'excuse. Plus d'excuse lorsqu'elles élèveraient leurs filles différemment de leurs garçons, en faisant comprendre à ces derniers qu'ils étaient supérieurs à leurs sœurs [...] Ces mères n'auraient plus d'excuses, lorsqu'elles enverraient leurs fils à l'école pendant que leurs filles restaient à la maison pour faire les travaux domestiques. Elles avaient compris le message de Malimouna. Elles cesseraient d'être des complices passives d'une auto-destruction générale. Vigilance était le mot d'ordre ! Elles seraient vigilantes (220-221).

L'inégalité des sexes doit donc être combattue dès la plus petite cellule de base de la société (la famille) à la plus grande institution. Ce combat engage premièrement les femmes qui ont une grande part de responsabilité dans l'éducation informelle des enfants et dans la formation de la personnalité chez l'enfant, surtout la petite fille. Ce serait en grande partie par leur défaillance que l'inégalité des sexes persisterait dans la société. Les femmes ont donc le pouvoir de changer les choses ; d'animer et orchestrer leur émancipation totale dans la société.

#### **Quelle est la part de l'homme dans le combat féministe**

On peut constater –avec beaucoup de regrets – que plusieurs considèrent le combat féministe plus comme l'affaire exclusive des femmes ; puisqu'il est, selon ces derniers, contre l'homme ou contre les intérêts de ce dernier. Toutefois, il n'est toute fois pas vraiment en faveur de la cause de femmes. Les hommes ont une grande part de responsabilité dans le combat pour l'émancipation des femmes dans la société. Force est de constater que leur apport est cardinal pour tout succès véritable de toute action/initiative féministe dans la société africaine. C'est dans cet ordre d'idée qu'Ifemeje et IKpeze notent que :

It is recommended that the fight against gender discrimination needs to co-opt men and boys. Hitherto, there has been heavy focus on women's needs while overlooking the fact that societies based on present discrimination is highly advantageous to men and therefore they may be unwilling to make sacrifices in favour of women. It therefore recommended that where necessary, men should be involved in reform process (61).

Il est recommandé que le combat contre les discriminations basées sur les sexes sollicite la double collaboration des hommes et des



garçons. Très souvent on a tendance à se focaliser principalement sur les besoins des femmes négligeant le fait que, la société étant gouvernée par cette discrimination en question, accorde de grands privilèges aux hommes et qui de ce fait, ne sont prêts à faire des sacrifices en faveur des femmes. Il est donc recommandé qu'au besoin, la participation des hommes aux réformes soit sollicitée (61).

Comme le signifient Ifemeje et Ikpeze citées plus haut, le combat pour l'émancipation devrait prendre en considération la part de l'homme. Tout ce qui concerne la femme concerne indirectement l'homme. Alors, toute exclusion de l'homme dans le combat de la femme pourrait être vu (mal interprété) comme un combat égoïste pour l'hégémonie de la femme au détriment de l'homme. Dans l'œuvre, Malimouna et les femmes de l'Association voient très vite ce risque. Elles essayent du mieux qu'elles peuvent de susciter la contribution des hommes dans leur stratégie d'approche. Elles s'attèlent, de ce fait, à pacifiquement sensibiliser ces derniers, les « composant » à accepter l'émancipation féminine. Malimouna s'y met personnellement en faisant intervenir son mari dans le cadre de l'AAFD ; particulièrement dans le traitement de certains dossiers épineux de femmes maltraités au foyer. L'auteur décrit l'apport de Karim (mari de Malimouna) dans l'initiative des femmes de l'AAFD comme relativement productif, bien que cela soit de courte durée et quelque part imprégné d'un peu de malice.

Karim avait toujours des idées originales à lui suggérer pour résoudre tel ou tel cas à l'Association. Une fois même, une femme battue avait été répudiée et chassée de chez elle par son mari. Ne sachant où aller, sa propre famille vivant à des kilomètres de là, cette femme avait atterri à l'Association. Karim, lorsque Malimouna lui avait parlé, avait offert de servir de médiateur. Les hommes écoutant plus facilement un autre dans ce genre de situation, il était lui-même allé voir le mari [...] Karim avait également fait des dons financiers importants à leur Association pour disait-il, « aider ces sœurs qui n'avaient pas eu la chance de naître homme » (165-166).

Il est vrai que Karim ne représente pas le type idéal d'hommes à soutenir une action féministe mais toujours est-il que son soutien a apporté, (bien que dans une moindre mesure), des dividendes au combat des femmes de l'Association. Son manque d'enthousiasme véritable pour la cause des femmes ne peut être généralisé. Tout projet féministe devrait compter sur la contribution des hommes ; sur leur envie de changer et faire changer les mentalités en faveur des femmes. C'est pour cette raison que dans l'œuvre, Malimouna tient vraiment à saluer le soutien des hommes qui ont pris part à la campagne de sensibilisation qu'elle organise avec la collaboration des femmes de l'Association.

Elle se rendit compte, avec un pincement au cœur, qu'elle n'avait pas remercié les hommes venus nombreux l'encourager et lui serrer la main. Leur soutien était essentiel à cette cause qu'elle savait juste. Elle rattraperait cette faute en demandant aux femmes de leur faire une ovation spéciale lors de la prochaine intervention publique (222).

Ainsi, l'homme peut aider à la cause des femmes pas seulement en assistant aux programmes de sensibilisation organisés par les femmes, mais aussi en étant un vecteur de la propagation de l'idéologie féministe dans la société. Sa collaboration est nécessaire, voire indispensable pour une acceptation effective du concept de l'émancipation de la femme dans la société.

### **Conclusion**

L'auteure inscrit son œuvre dans une lutte pour l'émancipation de la femme dans la société africaine traditionnelle. Elle s'inspire des réalités africaines sur la condition féminine et donne une lecture assez plausible de ce qu'est et doit être le combat féministe en Afrique. Son idéologie se lit dans ses prises de positions sur le débat concernant l'égalité des sexes dans la société africaine. Keita milite pour une action féministe qui mobilise les efforts conjugués de tous membres et toutes les institutions de la société : des femmes d'abord, des hommes aussi et ultimement de la société entière. Sa vision n'est, de toute évidence, pas loin de celle des partisans de mouvements du *Womanism*, *motherism*, féminitude ou féminisme radical qui aujourd'hui ont fait des pays africains, des laboratoires pour l'expérimentation d'approches multiples et variées de sensibilisation anti-chauvinisme.

### **Ouvrages Cités**

- Ade-Ojo, S. « Écriture féministe et développement en Afrique » dans *La Revue nigériane d'études françaises (RENEF)*, 23(3), 1997.
- Agu, Stella. Gender, Education and Women Empowerment: The Nigerian Challenge. in *Multidisciplinary Journal of Research Development*, 8(2) 2007: 1-7.
- Aidoo, Ama Ata. « To be an African Woman Writer: An Overview and a Detail », *Criticism and Ideology*. Uppsala, Scandinavian Institute of African studies, 1988: 155-72.
- Aire, Victor O. *Essais sur le roman francophone africain*. Jos: St. Stephen Inc Bookhouse, 2005.

- Akpagu, Zana Itiunbe. *Cultures et civilisation d'Afrique: Une introduction*. Ibadan: Kraft Book limited, 2002.
- Albrecht, Lisa et Rose M. Brewer. *Bridges of power: women's Multicultural Alliances*. Philadelphia: New society Publishers, 1990.
- Arowolo Bukoye. The black Caribbean Women's Search for identity in Maryse Condé's in Adebayo A. (Ed) *Feminism and Black Women's Creative Writing*. 2003 : 220-228.
- Bâ Mariama. *Un chant écarlate*. Dakar : Nouvelles Éditions Africaines, 1981.
- Bâ, Mariama. *Une si longue lettre*. Dakar : Nouvelles, Éditions Africaines, 1979.
- Bauborre, Phillipe, Rabaté Dominique et Viart Dominique. *Littérature et sociologie*. Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux, 2008.
- Brière, Eloïse A. *Le roman camerounais et ses discours*. Ivry: Éditions Nouvelles du Sud, 1993.
- Brière, Eloïse et Gallimore Rangina Beatrice. « Entretien avec Calixthe Beyala » in Rangina Gallimore. *L'Œuvre romanesque de Calixthe Beyala* Paris : Kartala, 2006.
- Cixous, Hélène. « Le Rire de la méduse », in *L'Arc*, 1(61), 1975 : 24-47.
- Condé, Maryse. *La parole des femmes*. Paris: L'Harmattan, 1993.
- Cuasante, Fernadez Elena. *Keita, Fatou, Rebelle, Nouvelle Editions Ivoiriennes*. Paris: Presence africaine, 1998.
- D'Almeida, Irène Assiba. *Destroying the emptiness of silence*. Florida: University Press, 1994.
- D'Almeida, Irène. « Femme ? Féministe ? Misovie ? Les romancières africaines », *Notre Librairie*, No 117 : 49-57.
- Davis, Carol Boyce et Anne Adam Graves. *Ngambika: Studies of women in African literature*. New jersey: Afrcan World Press Inc, 1996.
- Dictionnaire du française contemporain. Paris : Larousse, 1980.
- Dictionnaire littéraire des femmes de langue française. Paris: Karthala, 1996.
- Emecheta, Buchi. "Feminism with a small "f", *Criticism and Ideology*, Uppsala, Scandinavian Institute of African studies, 1988: 173-183.

- Gallimore, Rangina Beatrice. « Ecriture Féministe ? Écriture féminine ? les écrivaines francophones de l'Afrique subsaharienne face au regard du lecteur/critique » in *Etude française*, Vol. 37 No 2, 2001: 79-98.
- Gallimore, Rangina Beatrice. *L'œuvre romanesque de Calixthe Beyala*. Montréal: L'Harmattan Inc, 1997.
- Gérard Albert. *Études des littératures Africaines francophones*. Dakar, les Nouvelles Editions, 1977.
- Haralambos & Holborn. *Sociology: Themes and Perspective (Seventh Edition)*. London: Harper Collins publishers Limited, 2008.
- Hitchcott, Nicki. La Problématique du féminisme dans la littérature francophone des femmes africaines. *Litéralité* 23(6) 2008: 32-41.
- Ifemeje, Sylvia et Ikpeze, Ogugua. Global Trends towards Gender Equality: Nigeria's Experience in Focus. *Global Chapter of Arabain Journal of Business and Management Review*. 2/1, 2012: 51-63
- Keita, Fatou. *Rebelle*. Abidjan : Nouvelle édition ivoirienne, Présence africaine. 1998.
- Larousse. *Petit Larousse*. Paris: Editions. Présence Africaine, 1996.
- Mariama Bâ. « La fonction politique des littérature africaine écrites », *Ecriture africaine dans le monde*, No 3, 1981.
- Matateyou, Emmanuel. "Calixthe Beyala, entre le terroir et l'exil", *French Review*, 69 (4), 1996: 608-619.
- Onyemelukwe, Ifeoma. *Colonial, Feminist and postcolonial Discourses: decolonization and globalisation of African literature*. Zaria: Labelle Educational publishing. 2004.
- Quillet et Flammarion. *Dictionnaire Encyclopédique*. Paris: Quillet-Flammarion, 1974.
- Thiam, Awa. *Black sister speak out: Feminism in black Africa*. London: Pluto Press, 1991.